

## ***Un amour impossible, Christine Angot (extrait)***

---

« Au cours d'un déjeuner, j'y ai fait la connaissance de sa femme. Une blonde aux cheveux longs avec un grand nez. On était assis tous les trois autour de la table ronde qui était recouverte d'une nappe blanche. Les plis retombaient au sol. Toute la vaisselle était blanche. Les assiettes, les plats, les tasses à café, le beurrier, le sucrier, etc. Le visage tourné vers moi, elle souriait, et me racontait la première fois qu'elle avait déjeuné chez les parents de mon père. Un dimanche, boulevard Pereire.

- Ils hadoraient les huîtres tu sais... c'était des connaisseurs. Et... pour heux, c'était un éfénagement, tu fois, ce chour-là. Pour moi haussi d'ailleurs. Heffidemment. Pierre me présentait hà heux. Ch'afais fingt ans. Ch'étais très hintimidée. Che voulais faire une bonne himpression tu fois. Ch'étais très cheune, très timide. Et, heffidemment, il y afait des huîtres. Et là, il est harrifé hune chosse, hincroyable. Hune chosse hincroyable !! Qui n'était chamais harrifé hà heux ni hà personne dans cette famille. Et ça ne m'est plus chamais harrifé depuis. Dans la première huître, Christine, que ch'ai prise entre mes doigts, et que ch'ai misse dans ma bouche, ch'ai senti hun petit bout qui craquait sous ma dent. Che n'ossais pas le retirer. Afant de l'afaler. Pour ne pas havoir l'air mal hélefé. Tu comprends. Che ne foulais pas mettre les doigts dans ma bouche. Mais che l'ai fait quand même. Parce que che safais pas ce que c'était. Ch'étais très chénée, heffidemment. Eh bien... tu sais ce que c'était ?
- Non.
- C'était une perle Christine. Il y avait une perle dans cette huître ! Tu te rends compte ? C'est hincroyable, non ?
- Oui c'est rare.
- Une perle. Une perle grise. C'est hincroyable. Non ? C'était hun présage magnifique. Tu ne troufes pas ? Il ne faut pas que che disse « tu ne troufes pas » defant Pierre. Il ne fa pas hêtre content. Hein, mon chéri ? Mais henfin, c'est hincroyable. N'est-ce pas ?
- Oui. C'est beau.



- D'ailleurs che l'ai gardée. Quand tu fiendras nous foir à Strasbourg, parce que tu fiendras, ch'espère, che te la montrerai si tu feux.

Mon père s'est levé. Il y avait deux canapés blancs face à face. Il s'est assis et il a déplié son journal.

- Christine, che feux te dire quelque chosse, mais che sais pas si che fais osser. Tu sais, parfois, che suis chenée. Car che me dis que ch'ai répété contre ta mère la fiolence que les Allemands ont fait aux Chuiifs.
- Comment ça ?
- Parce que ché hépousé ton père. Et que ta mère afait un enfant afec lui. Qu'elle hétait toute seule. Et qu'elle hétait si hamoureuse. Elle hétait très hamoureuse de lui, n'est-ce pas ?
- Je crois oui.
- Elle hétait très belle. N'est-ce pas ?
- En tout cas moi quand j'étais petite, et qu'elle venait me chercher à l'école, j'étais très fière.
- Ch'ai fu des photos. Elle hétait très belle. Che les ai gardées, ch'ai des photos de presque toutes les femmes que Pierre a connues avant moi. Ch'ai aussi des photos de François, de Brichitte... de Frida. Ta mère hétait la plus belle che crois. Elle doit hêtre très belle encore.
- Oui.
- Donc che te dissais, ch'ai hu l'impression que che refaisais cette fiolence à ta mère, qui était chuiiffe. Cette humiliation. Que les Allemands ont fait aux chuiifs. Ch'étais très mal à l'aise.

Mon père a levé les yeux par-dessus son journal, il lui a fait un signe de réprobation. En inclinant la tête sur le côté. Elle a changé de sujet.

- Qu'est-ce que fous hallez faire demain ? Moi che rentre à Strasbourg. Mais fous ? Fous pourriez haller au Salon du Livre ! C'est tout près. Fous pourriez haller à pied. Ça peut hêtre hintéressant pour Christine.

Ma mère était à Paris, ce week-end-là, on s'est rencontrés par hasard dans une allée du Grand Palais. Ils se sont dit bonjour. Elle était avec André. J'ai fait une remarque pour détendre l'atmosphère. Ils ont ri. Puis ils se sont dit au revoir. Ils ne se sont plus jamais revus. »

